

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

DEUXIEME PARTIE — LA GUERRE DES BOIS

XVII. — L'INCENDIE — (Suite.)

Mais, au lieu de s'élançer sur leur ennemi presque sans défense, les Écossais sortirent des hautes herbes où ils étaient cachés et se mirent à courir dans tous les sens, affolés de peur.

Ouinipeg vit la situation critique du gentilhomme français, les efforts qu'il faisait pour lutter contre un ennemi supérieur en nombre. Il comprit que, sans un prompt secours, c'en était fait de cette poignée de braves.

Alors allumant une longue corde souffrée qu'il portait toujours sur lui et qui lui servait à recueillir les étincelles du



Tout entiers à l'enthousiasme de la victoire, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Saint-Preux eut bientôt l'explication de cette étrange panique.

Il vit des flammes s'élever de chaque côté de la prairie, il entendit un sourd crépitement et aperçut des nuages de fumée monter derrière le camp des Anglais.

Voici ce qui était arrivé.

Le combat livré près de la forêt étant terminé par le massacre de l'ennemi, l'Aigle-Noir s'était emparé du cheval abandonné par l'homme qui était venu apporter au commandant Smith la nouvelle de l'évacuation du fort et que les Canadiens avaient tué.

Le chef sauvage s'était aussitôt élancé au galop, afin d'aller reconnaître la position des soldats de M. de Saint-Preux dont on entendait les coups de fusil de l'autre côté du fort.

briquet, il laissa pendre cette corde le long des jambes de son cheval.

L'animal, excité par la douleur, partit à fond de train à travers la prairie.

Mais la corde embrasée frôlait en même temps les herbes sèches et traçait dans la plaine un sillou de feu qui entourait bientôt les deux troupes ennemies.

La flamme s'éleva active, effroyable, avec un grondement sinistre, au milieu de tourbillons de noire fumée.

Il n'y avait plus de retraite possible pour les Anglais que du côté du fort.

Saint-Preux, comprenant le secours inespéré que le cavalier inconnu venait de lui apporter, fit reculer rapidement ses hommes vers le blockhaus.

Les soldats écossais ne cherchèrent même pas à les inquiéter.

Les malheureux ne tiraient plus un coup de fusil. Braves devant l'ennemi, ils éprouvaient une effroyable terreur en face du péril inexorable qui les menaçait.

Leur premier mouvement avait été de courir du côté de leur campement pour chercher si ce cercle de feu n'offrirait pas quelque brèche qu'ils pussent franchir.

Mais il n'y avait aucune issue, et la ceinture de flammes se rapprochait d'eux peu à peu.

Ils étaient pris dans cette terrible alternative d'être brûlés vifs ou de s'avancer sous les canons du fort et sous les fusils des Français, maintenant abrités derrière le premier retranchement du blockhaus.

Le cercle de feu se rétrécissait toujours.

Tout le détachement écossais était massé en un seul groupe. En tête de ce groupe se trouvait Jackson le Virginien.

Il gesticulait avec force de son bras unique et semblait donner à ses compagnons un ordre désespéré qui les faisait hésiter. Leur montrant le fort, il leur criait qu'il n'y avait pour eux d'autre moyen de salut que de tenter l'attaque du blockhaus.

Enfin, entraînés par son exemple, les soldats poussèrent un hurra et, mettant la baïonnette au bout du fusil, ils coururent au pas de course dans la direction du fort...

Une effroyable décharge fit trembler tout à coup le blockhaus.

Les quatre canons avaient fait feu en même temps ; la mitraille pénétrant dans les rangs serrés de l'ennemi avait renversé près de la moitié des hommes.

Les autres s'arrêtèrent ; quelques-uns, jetant leur fusil, voulurent s'enfuir.

Mais la chaleur ardente du brasier qui brûlait derrière eux les ramenait en avant.

Saint-Preux qui, debout sur la plate-forme du blockhaus, assistait à cette scène poignante, fut touché de la situation désespérée de ces malheureux.

— La Ressource, cessez le feu, dit-il au vieux sergent qui approchait de nouveau sa mèche enflammée de la lumière d'un canon. — Avancez-vous sur la première palissade et proposez à ces pauvres diables de se rendre.

Le sergent éteignit sous son pied sa mèche allumée, non sans pousser un soupir de regret, et alla exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Il se hissa au-dessus du premier retranchement, et s'adressant à la troupe ennemie en mauvais anglais :

— Camarades, cria-t-il, déposez les armes et rendez-vous, vous aurez la vie sauve.

Le Virginien répondit par un juron à cette proposition et, saisissant avec son seul bras la carabine d'un soldat, il fit feu sur le sergent.

La balle siffla près de l'oreille de ce dernier.

— Mille bombes ! s'écria l'artilleur improvisé en se précipitant vers sa batterie, je vais apprendre la politesse à ce grand coquin à cheveux rouges.

Et, adressant à Saint-Preux un regard suppliant :

— Capitaine, dit-il, permettez-moi d'envoyer encore une bordée à ce drôle...

— Je vous défends de tirer, La Ressource, dit le gentilhomme d'un ton sévère. Ces malheureux sont incapables de tenir un fusil, ils ne peuvent pas nous faire de mal et je vais leur proposer moi-même...

Saint-Preux descendit de la plate-forme du blockhaus et se dirigea vers la palissade.

Mais au même moment une clameur sauvage s'éleva dans la prairie.

Quelques Abénaquis qui étaient venus rejoindre Ouinipeg, avaient aperçu le groupe des Écossais décimés par la mitraille, avançant lentement devant la barrière de feu qui les poussait comme un troupeau affolé.

Aussitôt les Peaux-Rouges, ramassant des herbes enflammées, avaient couru comme des démons devant le fort et avaient incendié toute la partie de la prairie qui se trouvait en face du blockhaus.

Maintenant le détachement ennemi était entièrement circonscrit dans un cordon de flammes et de fumée.

Ces malheureux n'avaient même plus la ressource de trouver dans les retranchements du fort la mort du soldat.

Ils allaient périr dans les horribles souffrances du feu, périr jusqu'au dernier homme.

Une heure après, l'atroce vengeance des sauvages était accomplie.

Au milieu d'un espace noir de cendres où s'élevaient çà et là quelques paillettes embrasées soulevées par le vent, apparaissait un monceau informe et carbonisé.

C'était tout ce qui restait du détachement écossais,

XVIII

RÉCONCILIATION

Le père André qui, pendant toute la durée du combat, était resté dans le bois où il avait attendu avec anxiété la fin de cette lutte sanglante, accourut dès que tout fut terminé et remplit sa mission de charité en relevant les blessés auxquels il prodigua les premiers soins.

Ces blessés étaient peu nombreux. Les Canadiens, bien abrités derrière les arbres, n'avaient guère souffert du feu de l'ennemi. — Du côté des Anglais, il n'y avait que des morts.

D'Arramonde s'était installé dans la hutte de branchages construite pour le commandant ennemi.

Le père André vint l'y retrouver.

— Mon cher marquis, dit le missionnaire en entrant, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer. Ouinipeg vient de me dire que ceux que nous allions délivrer ont été assez heureux pour détruire entièrement l'autre troupe anglaise.

— Eh ! mon père, j'ai bien entendu leur canon, dit d'Arramonde en haussant les épaules avec un certain dédain. Quand on a de l'artillerie et qu'on est abrité par de bonnes palissades, il n'est pas difficile de repousser l'ennemi.

Jean d'Arramonde avait dit au père André par suite de quelles circonstances singulières il était venu guerroyer au Canada et lui avait avoué les sentiments de rivalité et d'aversion qu'il nourrissait contre M. de Saint-Preux.

Le bon missionnaire avait écouté ces confidences sans risquer la moindre observation, mais il avait pris, dès lors, la résolution formelle de réconcilier ces deux jeunes fous dès qu'une occasion se présenterait.

Or, cette occasion, il croyait la tenir, et il ne la laissa pas échapper.

Au bout d'un silence, il reprit :

— Pardonnez-moi, mon cher marquis, si j'empiète sur les

prérogatives de votre commandement... mais je voudrais bien vous adresser une question.

— Parlez, mon père, parlez, je vous en prie, dit Jean d'Arramonde.

— Les abris de feuillage construits par les Anglais dans le campement que nous occupons ont été en partie abattus ou brûlés pendant le combat, et vos Canadiens fatigués ne pourront guère y goûter le repos dont ils ont besoin.

— Je suis de votre avis... mais que puis-je faire, père André?... Eh ! je n'ai pas mon château d'Arramonde à mettre à leur disposition.

— Ne pensez-vous pas qu'ils pourraient trouver au fort Sainte-Anne l'abri dont ils ont besoin ?

— Au fort Sainte-Anne ! s'écria d'Arramonde qui se révolta à l'idée d'aller implorer l'hospitalité de son rival.

— Sans doute. De plus, Ouinnipeg ne m'a pas caché que les pauvres défenseurs du fort étaient privés de vivres depuis plusieurs jours. Les Anglais en ont accumulé dans ce camp, et il me semble que vos soldats pourraient les partager avec leurs camarades malheureux.

— Je ne m'y oppose pas... que M. de Saint-Preux m'en envoie demander et je lui en donnerai de bon cœur.

— Hélas ! fit le missionnaire en baissant la tête et en poussant un soupir.

— Hein ? pourquoi cette exclamation, père André ? interrogea d'Arramonde surpris.

— M. de Saint-Preux ne pourra plus rien vous demander.

— Pourquoi cela ?

Le père André détourna encore une fois les yeux et ne répondit pas.

— Parlez, mon père, dit le gentilhomme béarnais ; pourquoi M. de Saint-Preux ne m'enverrait-il pas demander ce dont il a besoin?... Nous sommes ennemis, c'est vrai, nous nous détestons cordialement, c'est encore vrai, et si le maréchal de Belle-Isle ne s'était pas trouvé entre nous... ah ! sarpejeu !... Mais, enfin, ce n'est pas une raison pour laisser mourir de faim les braves soldats qu'il commande.

— Qu'il « commande », voulez-vous dire.

— Comment?... M. de Saint-Preux... Achevez... il est...

Le père André poussa un profond soupir et dit d'un ton triste :

— M. de Saint-Preux n'est pas resté derrière ses retranchements. Il a eu l'imprudence de faire une sortie... ses soldats ont essuyé une terrible décharge, et... Ah ! le pauvre jeune homme !...

En même temps le missionnaire examinait avec son regard plein de finesse l'effet que cette nouvelle inattendue produisait sur son jeune ami.

Jean d'Arramonde était devenu soucieux et rêveur, contre son habitude.

— Cet événement ne doit pas vous laisser indifférent, reprit le père André après une longue pause. Vous voici délivré d'un rival incommode... et la querelle qui vous avait conduit sur cette terre lointaine du Canada se trouve terminée à votre avantage.

— Oui... en effet, dit d'Arramonde un peu embarrassé... Après tout, c'est sa faute. Pourquoi a-t-il quitté le fort ? lui qui se vantait tant de sa prudence et me considérait, moi, comme un fou, comme un écerelé !

— Je m'attendais à vous voir accueillir cette nouvelle, sinon

avec joie, — car votre cœur est trop généreux pour se réjouir d'un si triste événement, — du moins avec cette satisfaction que procure la victoire remportée sur un rival détesté... car vous le détestiez bien, ce M. de Saint-Preux ?

— Je le détestais... Mon Dieu ! non... J'ai eu contre lui un mouvement d'impatience parce que j'ai cru qu'il avait voulu se jouer de moi... j'ai peut-être eu tort... D'ailleurs vous savez, mon père, tout s'émousse, et j'ai passé depuis par tant d'aventures que cette histoire de Versailles m'était un peu sortie de la mémoire ; et puis, en somme, je suis fort content d'être venu dans ce pays, et loin d'en vouloir à M. de Saint-Preux qui m'y a amené, je serais presque tenté de l'en remercier s'il vivait encore... Il est mort, le pauvre ! Il avait une mère !...

Et Jean d'Arramonde, faisant un retour sur lui-même et contemplant à travers la porte de la hutte cette immense solitude éclairée par les derniers feux du soleil, pensa que c'était chose triste de mourir ainsi à quinze cents lieues de son pays, sur une terre qui, demain peut-être, allait devenir la proie des Anglais.

Le père André le laissa à ses réflexions et, tout en se félicitant de l'heureux succès de sa ruse, il prit à grands pas le chemin du fort.

Le sergent La Ressource flânait près du pont-lévis et s'exposait avec un naïf orgueil à l'admiration de ses camarades.

Il reconnut le père André et marcha vers lui sans quitter son air grave et important.

— Eh ! par Sainte-Barbe, ma nouvelle patronne ! s'écria le brave sergent, est-ce bien vous, père André?... Ah ! quand la poudre parle, on est sûr que vous n'êtes pas loin.

— Dis-moi, La Ressource, dit le missionnaire, qui mit en souriant sa main sur l'épaule du sergent, peux-tu me conduire à ton capitaine ?

— A M. de Saint-Preux ?

— Oui.

— Certainement, mon père. Un rude officier, allez ! continuait-il en introduisant le père André dans le fort. Il a marché à l'ennemi sans broncher et est resté plus d'une heure debout sous le feu, tandis que les camarades faisaient le coup de fusil à plat ventre... Il est vrai que mon artillerie l'a bien soutenu... Ah ! si vous aviez vu cela, père André !... je puis dire que c'était finement pointé ; pas un boulet de perdu ; tous dans le tas... Leur charge de cavalerie a été joliment balayée... et puis, q'a été le tour des Ecossais... Il fallait les voir sauter, ces grands diables, avec leurs jambes nues !... Mais voici M. de Saint-Preux.

Le jeune officier sortait, en effet, du blockhaus. Le missionnaire s'avança vers lui, et le sergent La Ressource, portant la main à son tricorne.

— Mon commandant, lui dit-il, voici le père André, l'ami des soldats, qui voudrait vous parler.

— Je suis à vos ordres, mon père, dit gracieusement Gaston de Saint-Preux en saluant le missionnaire.

Il entra avec lui dans la petite salle basse du blockhaus.

— Monsieur, dit le père André, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous par ce pauvre M. d'Arramonde avec lequel j'ai fait route jusqu'ici et dont j'ai partagé jusqu'à ce jour les fatigues et les dangers.

— Soyez le bienvenu, mon père, dit le jeune officier. M. d'Arramonde n'est pas précisément de mes amis, comme vous le savez sans doute, mais je lui suis redevable aujourd'hui d'un grand service, et je rends justice à sa bravoure qui est venue si à propos me porter secours...

— Oui, il était brave, le pauvre garçon... fit le père André en soupirant. Trop brave, même, car c'est ce courage ténéraire, irréfléchi, qui lui a été fatal...

— Que voulez-vous dire ?... Lui serait-il arrivé malheur ?

— Hélas !

— Vous baissez la tête, vous ne me répondez pas... Ah ! mon Dieu ! est-ce que ?...

— Supposez qu'en effet il ait été victime de son courage. La nouvelle de sa mort pouvait-elle vous affecter, vous, son rival, son ennemi ?... Dans ce combat loyal dont M. de Montcalm a fixé lui-même les conditions, c'est vous, monsieur, qui demeurez vainqueur, grâce à ce malheureux événement.

— Il est donc tué... c'est bien vrai ?... dit Saint-Preux.

— Vous semblez ému.

— Ah ! que voulez-vous, mon père, je ne sais pas haïr, moi !... Je ne lui en voulais pas beaucoup, à ce M. d'Arramonde, et, s'il ne s'était pas obstiné à me chercher querelle, j'aurais volontiers consenti à oublier les termes un peu vifs dont il s'est servi à mon égard... Et puis il s'est passé tant de chose depuis ce jour-là !

Est-ce qu'on a le temps de penser à ses griefs particuliers quand on a les Anglais sur les bras ? Pauvre garçon ! mourir à vingt-cinq ans, loin des siens, loin de la France !...

Au même instant la porte s'ouvrit avec fracas.

— Ah ! père André, s'écria une voix éclatante, que me disiez-vous donc ?...

Gaston de Saint-Preux poussa une exclamation de surprise.

— M. d'Arramonde !

— M. de Saint-Preux !

— Vivant !

— Eh ! oui, parbleu !

Les deux jeunes gens hésitèrent un instant, se regardèrent, regardèrent le père André qui souriait doucement, puis, entraînés par leurs sentiments généreux, l'âme exaltée par la joie du danger bravé et du devoir accompli, tout entiers à l'enthousiasme de la victoire... ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30);

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

V

Bientôt, une apparition inconnue s'offre à ses yeux, c'est une jeune fille de petite taille, mince et gracieuse, vêtue d'un peignoir en épaisse flanelle grise : son col bien blanc est attaché par un nœud de ruban noir ; ses cheveux d'un blond cendré, largement ondulés, sont relevés avec une simplicité soignée : chaque détail de sa toilette matinale indique des habitudes ordonnées.

Elle n'est pas précisément jolie, le teint, blanc et délicat, n'a peut-être pas d'assez vives couleurs ; la bouche, fine et spirituelle, est un peu grande, le nez un peu long ; mais l'ensemble est réellement sympathique et distingué.

La jeune fille lève un instant les yeux, et Robert découvre que là git surtout le charme de cette physionomie. Ce sont des yeux plutôt gris que bleu, grands, doux et calmes, ombragés de cils bruns dont la couleur foncée contraste à la fois avec la nuance claire de ses cheveux et la blancheur nacré de son visage. Il y a

une puissance réelle dans ce regard tranquille... quelque chose qui, encore plus, idéal, rappelle le regard de madame de Kersall.

La jeune fille tient à la main une petite éponge qu'elle passe soigneusement sur chacune des feuilles vertes et luisantes de la belle plante qu'elle a exposés au soleil. Ses mouvements sont à la fois calmes et rapides, et Robert l'épie avec un intérêt irrésistible.

— Enfin, se dit-il, ce sera un élément nouveau dans notre petite société. Elle a vécu dans une grande ville, et doit être moins insignifiante que certaines de ses compatriotes.

Comme il achevait de s'habiller, M. de Kersall entra.

— Eh ! bien, dit-il à brûle-pourpoint, ton voisin est de retour.

— Je viens d'apercevoir sa fille... Et le testament de la tante ?

— Oh !... on n'est guère content !... Je crois même que le colonel est franchement désappointé ; madame de Saint-Yves a laissé à sa jeune parente une somme de dix mille francs.

— Dot fort mince ! fit observer Robert.

— Il y aurait bien encore la maison d'en face, mais on assure qu'elle est hypothéquée ; pauvre fille ! elle méritait d'avoir un père plus prévoyant. Heureuse, encore, si le colonel avant de mourir, ne dévora pas ce petit legs.

— Y penses-tu !... Mais ce serait d'une indécence !...

— Mon cher, le colonel qui, pour certaines choses, est l'homme du monde le plus à cheval, non-seulement sur l'honneur, mais encore sur ce qui en est le simulacre, est infiniment moins scrupuleux lorsqu'il s'agit de ses affaires domestiques. Il a mangé la fortune de sa femme après son propre patrimoine, et il est à craindre qu'il n'écorne sou par sou, le modeste avoir de sa fille. Rien de pire que ces égoïstes !... Je me demande comment il se fait que tous ceux qui le touchent de près, hormis son frère, s'attachent à lui avec le dévouement le plus absolu, et s'aveuglent totalement sur ses défauts. Sa femme, morte à la peine, est restée convaincue jusqu'à son dernier soupir qu'elle avait le meilleur des maris. Sa fille aussi se paiera de paroles et se sacrifiera comme sa mère, reconnaissant facilement au colonel le droit de tout exiger...

— Mais ce que tu me dis là est monstrueux !

— C'est possible ; mais ne crois pas que ton voisin ait le monopole de cette passion absorbante. Il semble que les égoïstes aient un flair particulier pour s'attacher les êtres qu'aveugle leur besoin de dévouement.

— C'est fort triste, mon cher Olivier, car, à ce compte, l'abnégation serait dupe.

— Non ! oh ! non pas ! D'abord, il y a dans le sacrifice une saveur « sui generis » qui, pour n'être goûtée que des nobles âmes, n'en existe pas moins. Ensuite, les gens qui font abstractions d'eux-mêmes se soustraient en quelque sorte par là aux mille souffrances d'amour-propre, de susceptibilité et de préoccupations intimes qu'entraînent le « moi » sous toutes ses formes ; ainsi, cherchant pas leur propre jouissance, mais la faisant consister en celle des autres, ils ne se trouvent jamais malheureux.

— Ceci est un peu paradoxal, dit Robert en riant.

— Beaucoup moins que tu ne l'imagines. Enfin le dévouement réel, constant, infatigable, étant forcément inspiré par la religion (car tout ce qui est purement humain est éphémère), est destiné à trouver sur cette terre la paix de la conscience, c'est-à-dire le sel nécessaire même à toute joie, et là haut, une récompense sans fin. Je développe là un argument qui est peut-être au-dessus de tes idées actuelles, mon cher ami ; sois bien persuadé, cependant, que ces pensées soutiennent des milliers de dévouements obscurs

qui, sans une espérance divine, ne se rangeraient certes pas parmi ceux que le monde appelle des dupes... Je veux croire qu'un jour viendra, continua M. de Kersall d'un ton ému, où la langue que je te parle trouvera un écho dans ton âme. Tu es trop noble et trop intelligent pour vivre toujours dans le vide effrayant qui existe en dehors de la religion révélée. Tu arriveras à comprendre et à partager ces idées qui sont la seule explication satisfaisante de tant d'énigmes, et qui, seules aussi, encouragent les êtres humains dans le combat de la vie.

Robert n'aimait point à discuter, et toute attaque dirigée contre son insouciance religieuse lui laissait un vague malaise.

— Décidément, pensa-t-il, Olivier est un chrétien convaincu. Je n'aurais pas cru que sa gaieté naturelle pût tenir contre les idées austères dont il nourrit sans cesse son esprit.

Il se garda de formuler à haute voix cette dernière réflexion, et changea brusquement de sujet après quelques instants de silence.

— Penses-tu que je puisse me présenter aujourd'hui chez le colonel Bausset ? Je lui dois, ce me semble, une visite de condoléance.

M. de Kersall se mit à rire.

— Hum !... n'est-tu pas plutôt pressé de faire connaissance avec ta voisine ?... Après tout, elle ne sera pas un si pauvre parti ; Charles Bausset n'a pas d'autre héritier que son frère. La question est de savoir quand il disparaîtra de ce monde : les avarés ont en général l'âme chevillée dans le corps. Mademoiselle Gabrielle est charmante...

— Tu oublies qu'elle n'a rien ou presque rien, et que son oncle est encore jeune. Quant à moi, je ne possède que ma place, dit Robert en souriant.

— Bah ! c'est assez pour commencer, et tu auras de l'avancement. Allons, ce ne serait pas une si mauvaise idée ! Marie-toi donc !

— Oh ! je ne suis pas inflammable ! répondit-il d'un ton de plaisanterie. D'abord, elle est distinguée, c'est vrai, mais pas jolie.

— Ce ne sont pas les jolies femmes qui plaisent le plus. Je te crois trop d'esprit pour épouser un visage.

— Soit ; je songe en effet à quelque chose de plus sérieux ; dusses-tu me traiter de mécréant, je t'avoue que je tiens avant tout à une dot.

— Toi !... Tu te marierais pour de l'argent tout seul, sans que ton cœur soit en jeu ?

— Parfaitement ; présente-moi une femme laide, insignifiante, sotte même, pourvu qu'elle sache se taire...

— Veux-tu bien me parler d'autre chose, s'écria Olivier avec son air joyeux, ou tu vas me mettre en colère ! Je te conseille de ne pas développer de semblables théories devant ma femme et ma belle-mère, elles te prendraient tout simplement en horreur... N'oublie pas que tu soupes avec nous ; j'ai reçu des huitres excellentes, et je te ferai boire d'un certain chablis auquel mon beau-père peut à peine assigner une date... A ce soir !

Resté seul, Robert se mit au travail. Mais il fut distrait, ce jour-là, et se surprit plusieurs fois jetant un regard furtif vers la fenêtre d'en face. Elle ne s'ouvrit plus ; seulement, il entrevit un profil féminin à demi caché par le petit rideau de mousseline et penché sur quelque ouvrage ; mais la cousine ne regarda pas une seule fois de son côté.

Quatre heures sonnèrent.

Il se leva vivement, rangea ses papiers, ferma son bureau, et monta s'habiller.

Un quart-d'heure après, il frappait à la porte du colonel.

La domestique qui vint lui ouvrir lui sembla changée à son avantage ; elle avait un tablier d'une propreté irréprochable, un bonnet d'une blancheur immaculée.

— Le colonel est-il chez lui ?

— Oui, monsieur ; entrez, si il vous plaît.

La pièce jadis dépourvue de meubles qui précédait le salon avait été transformée en une sorte de fumoir ou de boudoir algérien, fort original. On avait suspendu aux fenêtres des draperies en étoffe rayée d'argent ; des étagères dorées et peintes de couleurs vives ornaient les murailles, des nattes et des tapis turcs couvraient le plancher, et au-dessus de la cheminée, une panoplie de yatagans et de pistolets à longs canons bizarres remplacait la glace absente. Des journaux étaient jetés dans un large panier monté en guéridon, et tout orné de houppettes de laine bleue et rouge ; enfin, un feu bien brillant indiquait que cette pièce, autrefois inutile, était désormais adoptée comme lieu de réunion intime.

Le colonel, qui fumait son cigare au coin de la cheminée, se leva vivement.

— Mon cher monsieur Varcy ! s'écria-t-il du ton le plus chaleureux, et tendant la main au jeune homme, combien vous êtes aimable de venir me voir si promptement ! Nous sommes arrivés d'hier soir ; on ne le dirait pas, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il d'un air satisfait, remarquant le coup d'œil que Robert jetait autour de lui. Ah ! les femmes ! Nous ne pouvons nous passer d'elles qu'à notre détriment, voyez-vous ! A peine levée, ce matin, ma fille s'est mise à parcourir la maison, et elle a tout transformé. J'ignorais moi-même tout ce que mon grenier recelait de ces choses bizarres... Ma vie va changer, mon cher monsieur ; il en était temps, je vous l'assure ! Une amitié d'enfance, un sentiment de compassion, m'avaient déterminé à céder aux instances de ma cousine et à lui prêter ma fille pendant les quelques années que limitait forcément la maladie incurable qui vient de l'enlever... Enfin, Gabrielle me revient, heureuse, dit-elle, de retrouver son vieux père... Chère petite ! ses soins, son dévouement ont été mal récompensés... J'espérais, je l'avoue, que madame de Saint-Yves, n'ayant pas d'enfants, eût senti le besoin de s'acquitter envers celle qui a égayé ses derniers jours. Il n'en a rien été. J'ai perdu une illusion, monsieur, et même à mon âge, c'est une chose cruelle : j'ai été forcé de reconnaître que ma vieille ami n'était, après tout, qu'une égoïste.

Le colonel fixa mélancoliquement les yeux sur les chenets, tout en laissant échapper lentement une bouffée de fumée bleuâtre.

— Oui, une égoïste, reprit-il d'un ton convaincu, hochant la tête à plusieurs reprises. C'est un vice monstrueux, n'est-ce pas, que celui qui absorbe à son profit l'existence d'autrui, qui prend toujours et jamais ne donne ?... Eh ! bien, ce vice est le dieu de nos jours, cependant, et partout je m'y suis heurté ; ici, froid, sec, révoltant dans sa nudité, — là, déguisé sous le velours des manières doucereuses et des paroles emmiellées...

Robert, excessivement amusé, garda pourtant un sérieux imperturbable, et donna un plein assentiment à cette philippique dirigée contre l'égoïsme.

Le colonel, de plus en plus communicatif, arriva à lui parler de son frère.

— Quelle triste vieillesse ! ajouta-t-il, il se défie de tous, croit voir l'intérêt dans l'affection elle-même, et tient à distance ses plus anciens amis. Il accumule ses revenus. Pour qui ?... Il n'a pas d'enfants, et il ne m'aime guère, quoique... — peut-être

« parce que » je suis son unique héritier. Il vit comme un ours dans une maison sombre et mal tenue, son intelligence s'éteindra lentement dans le vide qu'il a créé autour de lui, son corps se décrépita déjà, et il mourra sans avoir joui de sa fortune. Il a cinquante-sept ans à peine, et il paraît mon aîné de dix ans.

Et le colonel se redressa légèrement, en tirant une nouvelle bouffée de son cigare.

Cependant, Gabrielle ne paraissant pas, et l'heure s'avancant, Robert se décida à prendre congé.

— Puis-je compter que vous me ferez le plaisir de souper avec moi demain et tous les jeudis ? demanda le colonel, le reconduisant vers la porte. J'ai un petit nombre d'amis qui viennent chaque semaine me tenir compagnie, et après le repas, nous faisons une modeste partie de whist ou d'écarté.

Robert accepta avec empressement, en serrant la main qui lui était tendue, et il amusa prodigieusement Olivier en lui répétant les apostrophes fulminantes du colonel contre l'égoïsme.

— Mais, dit Léonie, toujours prête à excuser les autres, si le colonel a été prodigue et imprévoyant, ce qui ne peut se nier, qui nous dit qu'il soit personnel ou qu'il ait le cœur sec ?

— Oh ! tu prends en main une mauvaise cause ! dit son mari en riant.

— Alors, reprit-elle, souriant à son tour avec finesse, rappelons-nous du moins ce principe, que si nous n'avons pas de bien à dire des absents, il vaut mieux n'en pas parler du tout.

VI

Ce même soir, comme le colonel Bausset et sa fille étaient assis en face l'un de l'autre dans le petit salon algérien, le premier, déposant son journal, toussa légèrement, et se renversa nonchalamment dans son fauteuil.

— Gabrielle, dit-il, j'aurai demain quelques amis à souper ; je désirerais te donner quelques instructions à ce sujet.

— Demain ! s'écria la jeune fille, levant les yeux de dessus son ouvrage, demain !... répéta-t-elle avec un léger accent de reproche.

— Eh bien ! oui, demain ! Pourquoi pas, mon enfant ?

— Mais notre deuil est si récent, mon père ! dit-elle, le regardant avec une certaine tristesse.

— Oh !... notre deuil !... Il ne s'agit, tu le sais, que d'une parente éloignée.

— Mais j'ai vécu pendant deux ans sous son toit, répliqua la jeune fille avec émotion, et vous savez que je la regrette sincèrement !

— Sans doute, sans doute ; c'est d'un bon cœur, moi aussi, je la regrette, — certainement, je la regrette. Les larmes qu'elle a eues à ton égard ne peuvent effacer une amitié d'enfance.

— Je ne vous comprends pas, cher père, dit Gabrielle avec plus de vivacité qu'elle n'en laissait paraître d'ordinaire. Quelles promesses a-t-elle faites qu'elle n'ait pas tenues ?... Elle m'a traité comme sa fille, me montrant une reconnaissance qui dépassaient de beaucoup les soins qu'il m'était vraiment doux de lui rendre ; elle a profité de tous les instants de répit que lui laissait son mal pour me conduire dans le monde, et cela malgré mes instances ; elle m'a même présenté des partis avantageux ; ce n'est pas sa faute si je n'ai pu me résoudre à me marier froidement, par calcul, par intérêt... Enfin elle a encore été fidèle à sa promesse en me léguant une petite rente...

— Oui, une « très petite » rente !... Ce n'est pas là ce que

j'avais espéré ; je pensais que le sacrifice que nous lui faisons, toi et moi, méritait mieux.

— Oh ! mon père !... vouliez-vous donc qu'elle déshéritât sans raison la fille de sa propre sœur, qui a une nombreuse famille !

— C'est bien, Gabrielle, n'en parlons plus. Tu comprends, en définitive, qu'il ne s'agit que de toi. A mon âge, et surtout après la vie rigoureuse que j'ai menée en Afrique, on se résigne facilement aux privations, seulement, j'eusse voulu te les voir épargnées.

Une expression de tendresse infinie se peignit sur le visage de la jeune fille, qui, se levant vivement, embrassa son père, puis s'assit à ses pieds sur un coussin.

— Et moi, dit-elle, je me serais réjouie surtout pour vous d'un surcroît d'aisance. Mais il ne faut pas en vouloir à ma pauvre tante, je vous assure qu'elle a agi comme elle le devait. D'ailleurs, cinq cents francs de rente, c'est une augmentation de revenu fort convenable à Marsay.

— Oh ! quant à cela, toi seule en dois jouir, mon enfant. Garde-les pour ta toilette, achète des chiffons, des livres, fais ce qu'il te plaira ; tu n'en dois compte à personne.

Gabrielle embrassa de nouveau son père.

— Comme vous êtes bon ! dit-elle avec émotion. Ma toilette absorbera peu de chose ; je suis industrieuse et économe, je vous l'assure ; mais je serai si heureuse de pouvoir faire quelques aumônes !

— Tout ce que tu voudras, ma chère enfant... Et maintenant, parlons ménage.

Gabrielle eut soudain l'air embarrassé.

— Ne pouvez-vous remettre ce souper à... seulement à la semaine prochaine ? demanda-t-elle timidement.

— Impossible, j'ai invité ces messieurs aujourd'hui même, au café. Ce n'est, à tout prendre, qu'une réunion intime, qui ne blessera ni les convenances, ni même le sentiment de regret que nous éprouvons, toi et moi... Que veux-tu, ma fille !... Les vides qui se font autour de nous deviennent plus nombreux à mesure qu'on avance en âge, et l'existence serait trop pénible si l'on ne se resserrait un peu entre vivants... Quand, ainsi que moi, on touche à la vieillesse, la pensée de quitter bientôt ceux qu'on aime répand sur notre vie une ombre de tristesse qu'il est peut-être permis d'écarter un peu, pour jouir en paix des derniers soleils... Laisse-moi voir mes amis, mon enfant ; laisse-moi égarer pour toi cette triste maison !

L'attendrissement qui perçait dans ces dernières phrases n'était guère qu'un jeu de paroles ; mais Gabrielle se laissa prendre à cette émotion, plus factice que réelle chez son père, et elle fondit en larmes.

— Oh ! dit-elle, ne me parlez pas de me quitter ! Vous êtes encore jeune, chère père, faites tout ce qu'il faut pour éloigner la tristesse qui use et vieillit, conservez-vous pour moi !

Le colonel laissa passer ce petit accès de sensibilité, puis reprit, tout en caressant la chevelure blonde de sa fille :

— Dès demain, Gabrielle, tu prendras en main les rênes du ménage, n'est-ce pas ? Nos ressources sont très modiques ; ma pension en représente à peu près la totalité, mon enfant ; mais on vit ici à bon marché. Je pense qu'en te remettant chaque mois... deux cent cinquante francs, tu subviendras largement aux dépenses de la table et de la maison ? Les gages de Marianne sont peu de chose, elle blanchit et repasse. La vie matérielle est pour rien, et, pour ma part, je ne suis pas grand mangeur... Demain, aie-

nous un repas simple... nous serons huit. J'ai commandé des truites à l'hôtel ; une entrée suffira, car j'ai fait venir une terrine assez grande. Jo te priorai de veiller toi-même à la confection du souper ; il y a des jours où Marianno cuit imparfaitement ses rôtis. Fais-moi penser à te donner les adresses de mon marchand de comestibles à Paris, et du marchand de volailles du Mans... désormais, tu seras chargée de ces détails.

— Gabrielle écoutait avec inquiétude. Elle n'avait jamais douté qu'on pût vivre à Marsay avec un modeste revenu ; mais encore ne fallait-il pas sortir des limites de la plus stricte économie. Tout ce que venait d'énumérer son père la terrifiait.

Celui-ci s'en aperçut.

— A quoi penses-tu donc ? demanda-t-il de sa voix la plus caressante. Quelque chose te tourmente, qu'est-ce, mon enfant ?

— Est-ce que vous arriviez à joindre les deux bouts de votre revenu, malgré ces petits « extra ? » demanda-t-elle, s'efforçant de sourire.

— Mais... on se tirait toujours d'affaire... Tu feras ce que tu pourras, ma fille. Toutefois, si la petite dépense qu'occasionnera naturellement ta présence dans la maison ne me permet plus de recevoir, eh ! bien, j'y renoncerai. Le bonheur de t'avoir près de moi compensera largement le sacrifice de cette vieille habitude.

— Oh ! cher père, j'espère bien ne pas vous en priver ! dit-elle avec effusion.

Et elle pensait :

— Plutôt que de lui enlever ce plaisir, j'y consacrerai les cinq cents francs de rente de ma pauvre tante !

Sept heures sonnaient, le lendemain, lorsque Robert, traversant le petit fumoir algérien, entra dans le salon bien chauffé et bien éclairé où les hôtes du colonel étaient déjà réunis.

Les vieux meubles avaient emprunté à une irréprochable propreté, une seconde jeunesse, de belles plantes remplissaient l'embrasure des fenêtres, et le colonel semblait radieux.

Les yeux de Robert se dirigèrent immédiatement vers la chaise basse où Gabrielle était assise, causant avec le médecin de Marsay.

Sa simple robe de deuil lui allait bien, et faisait ressortir la délicate blancheur de son visage et de ses mains. Un nœud de ruban noir retenait ses épaisses nattes cendrées.

Elle leva vers le nouveau venu un regard aussi exempt de timidité que d'assurance, répondit à son salut avec une grâce mêlée de réserve, et reprit sa conversation avec son voisin.

— Ainsi, docteur, vous croyez comme moi que mon père a besoin de distraction ?...

— D'énormément de distraction, répondit son interlocuteur d'un ton où Robert crut déceler une teinte d'ironie. Marsay est un triste séjour pour un homme qui a mené une vie bruyante, toute en dehors, et qui a été, il faut le reconnaître, très recherché et très choyé partout où il s'est trouvé.

— Oh ! oui, répondit la jeune fille avec conviction, et ce n'est pas étonnant, il est si bon, si occupé des autres !

Le docteur échangea avec Robert un léger sourire, et à ce moment on annonça le souper.

— Monsieur Varcy, comme le plus nouveau parmi nous, vous voudrez bien offrir votre bras à ma fille, dit le colonel, en se levant aussitôt.

Robert, cependant, ne se trouva point à table à côté de la jeune fille : elle indiqua à deux hommes d'un certain âge les places vacantes près d'elle. Quoiqu'il eût lui-même dans la personne du colonel un voisin aimable et causeur, il étudia curieusement

cette jeune maîtresse de maison, dont le tact ne se démentit pas un instant.

La table était ornée avec goût, le repas délicat et préparé avec soin. Le vieux vin de M. Bausset commença à circuler, et à mettre les convives en gaité. Pendant ce temps, Gabrielle, tout en surveillant le service de la domestique, causait avec grâce avec ses deux voisins, et, bien qu'elle ne se mêlât à la conversation générale qu'avec une réserve excessive, Robert se convainquit promptement qu'elle était très intelligente et qu'elle avait l'habitude du monde.

On prit le café dans le salon, et le colonel emmena ensuite ses hôtes dans le fumoir. Quelque charme qu'eussent pour Robert d'excellents cigares, il trouva cependant qu'on prolongeait bien longtemps cette séance masculine.

Lorsqu'enfin on rentra au salon, Gabrielle lisait, assise près d'une petite table.

Elle ferma immédiatement son livre, et prit un ouvrage de crochet.

— Jouez-vous, Varcy ? demanda le colonel, décrochant des paquets de cartes.

— Très rarement, répondit le jeune homme avec un sourire. Si vous me le permettez, je m'abstiendrai ce soir de me mêler à votre partie.

Il s'assit près de la jeune fille, feuilleta machinalement un album, et vit bientôt que les autres convives se groupaient avec un intérêt des plus vifs autour de la table à jeu. A lui seul était donc dévolu le soin de tenir compagnie à Gabrielle.

Il entama la conversation en désignant plusieurs photographies des monuments de Paris, groupées dans l'album.

— Vous connaissez Paris ? demanda-t-il. Est-ce vous qui avez choisi ces reproductions ?

— Non, répondit-elle en souriant, ce n'est pas là ce qui m'a laissé le plus de souvenirs. D'ailleurs, je n'ai fait qu'un seul voyage à Paris, depuis que je suis en âge de l'apprécier ; c'est dire que je ne le connais guère.

— Vous êtes une des rares personnes que j'ai rencontrées avouant ne pas parfaitement connaître notre capitale, remarqua Robert, souriant à son tour. Et réellement, les étrangers y sont infatigables, et peuvent se vanter d'avoir vu des choses souvent ignorées des Parisiens. En quinze jours ou un mois, ils réussissent à tout visiter.

— Appelez-vous cela voir ? dit la jeune fille, secouant la tête. Moi aussi, j'ai été menée sans repos d'une extrémité de Paris à l'autre, et l'on me montrait tant de choses dans une journée que ma mémoire n'en gardait guère plus d'impression que d'une fantasmagorie brillante. Nous avions un itinéraire qu'il fallait suivre fidèlement. Si je m'attardais devant un tableau du Louvre : Vite, vite me disait-on, nous devons encore visiter aujourd'hui le Palais de Justice et Notre-Dame. — Ne pouvons-nous remettre à demain ? insinuais-je timidement. — ! demain, c'est la manufacture de Sèvres. Alors, je passais, déplorant sincèrement qu'il fallût « tout voir ». Si jamais je retourne à Paris, il en sera autrement, je l'espère.

— Vous aimeriez à y habiter ? demande Robert étudiant sa physionomie qui s'était légèrement animée.

— Je crois que oui ; je ne me sens pas attiré vers ses côtés brillants, mais le Paris sérieux, intelligent, artistique, doit, ce me semble, avoir du charme pour toute personne jeune et...

— Gabrielle, dit le colonel, s'élevant la voix sans quitter la table de jeu, j'ai perdu, et n'ai point de monnaie sur moi. As-tu là dix francs ?

Une rougeur subite colora le visage de la jeune fille. Elle prit son porte-monnaie en silence et se disposa à l'ouvrir.

— Donne, fit son père, tendant la main vers elle, j'y prendrai ce qu'il me faut.

Gabrielle, était redevenue pâle, cependant, elle se remit à son ouvrage, et renoua avec effort la conversation.

— Vous habitiez Paris, je crois ? dit-elle à Robert.

— Oui, mademoiselle, et j'avoue que je regrette vivement d'avoir dû le quitter. Je ne dirais pas ceci à tout le monde, ajouta-t-il d'un ton moitié plaisant, moitié mélancolique, car vos compatriotes ne me pardonneraient pas une comparaison au désavantage de leur pays ; mais à vous, qui semblez partager mon peu de sympathie pour les petites villes...

— Je n'ai pas dit cela, fit vivement Gabrielle. J'aimerais sans doute la vie de Paris, je me plaisais à Nantes, je n'ai aucun éloignement pour Marsay. Une femme ne s'ennuie nulle part quand elle a des devoirs, des affections, des occupations.

— Vous êtes plus philosophe que moi, mademoiselle ; mais aussi vous êtes mieux partagée. de tout ce que vous venez d'énumérer, je n'ai ici que des « occupations ; » encore ne sont-elles pas de nature à me distraire beaucoup.

— On se rompt plus vite que vous ne le croyez à une routine journalière, répondit la jeune fille. Puis, si les travaux « obligés » sont ennuyeux, on s'en crée d'agréables.

— Lesquels ?

— Mais l'étude, la musique, le dessin, la lecture...

Robert secoua la tête.

— A Paris j'avais tout cela, dit-il, mais j'ai été gâté ; les appuis, l'encouragement que je trouvais, tout cela me fait défaut. La musique m'ennuie : je n'en entends plus et ne sans plus l'envisager d'en faire.

— Si votre propre musique ne vous suffit pas, dit vivement la jeune fille, c'est que vous n'aimez pas vraiment cet art si délicieux. Un piano et une partition, c'est assez ; qu'avez-vous besoin, si vous êtes bien doué, d'apprendre les effets qu'ont trouvés les autres ? C'est de l'imitation. Fouillez une symphonie, répétez la vingt fois, cherchez la clef de ce langage sublime, voyez ce qu'il dit à votre âme, et jouez comme vous sentez. C'est là le plus grand charme de la musique.

Le jeune homme sourit.

— Je n'admets qu'à moitié ce que vous dites là, répliqua-t-il. Il y a des natures privilégiées qui surprennent le secret des vieux maîtres, et l'apprendre d'eux ce n'est pas les imiter... Et le dessin ? qu'en faites-vous sans les musées, sans tout ce qui nourrit le talent et développe le goût ?

— Et la nature ! s'écria Gabrielle avec vivacité. L'oubliez-vous donc ? Étudiez le paysage ; quand le printemps reviendra, tâchez de saisir le charme mélancolique de nos prairies désertes, l'incomparable fraîcheur de nos bois ; cherchez les sentiers pittoresques, qui s'abritent sous une voûte de feuillage... Nous avons des sites dont l'épaisse verdure, le gazon de velours, les riches moissons, les cours d'eau transparents rappellent les plus riants paysages de la Touraine ou de la Normandie... Tournez un mont de terrain, et voici que le pays devient désert, sauvage, semé de rochers noirs, mais saturé d'une âpre poésie... Ah ! la nature ne vaut-elle pas vos musées et vos salons ?

— Vous me réfutez avec tant d'éloquence, dit Robert en riant, que j'ose à peine vous dire à quel point les bibliothèques, les revues, les journaux, les théâtres me semblent indispensables à quiconque veut s'adonner aux études littéraires.

Le regard intelligent de la jeune fille se fixa vivement sur lui.

— Alors, vous vous êtes surtout occupé de littérature courante, dit-elle avec un sourire. Mais notre XIX^e siècle vous paraît peut-être bien fade et bien peu français (je parle de la langue) après une étude approfondie du XVIII^e, par exemple. Le passé est à nous... Et notre propre esprit ! Quo de ressources ne peut-il pas nous offrir ! On ne songe le plus souvent qu'à « l'orner », non à le « développer ». Dans le silence de la monotonie d'un milieu comme celui-ci, nos facultés, si elles sont cultivées, peuvent atteindre à une hauteur réelle, parce que rien ne les distrait dans ce travail assidu et sérieux...

Elle se tut un instant, et reprit, d'un ton beaucoup plus calme et avec un léger sourire :

— Je crains de vous avoir paru ridicule, monsieur, en me laissant ainsi entraîner à parler de choses qui ne me sont peut-être pas suffisamment familières. Je crois, cependant, que vous devez porter la responsabilité de cette conversation. Après tout, j'ai seulement voulu prouver qu'on peut vivre à Marsay comme ailleurs...

— Et vous vous êtes fort bien tirée de ce plaidoyer difficile, dit en souriant le jeune homme.

A ce moment, le bruit qui se faisait à la table de jeu le porta à tourner la tête.

— Mais c'est un lansquenet qu'ils font là ! murmura-t-il ; et la partie est animée !

Gabrielle ne jeta pas un regard de ce côté ; mais Robert regretta ses paroles, car ses traits se contractèrent péniblement, et elle resta silencieuse, tandis que la légère dentelle s'allongeait rapidement sous ses doigts.

— Je ne suis décidément pas heureux, dit la voix du colonel. Permettez que je monte dans ma chambre pour y prendre de l'argent, j'avais oublié d'en mettre dans ma poche, et le porte-monnaie de ma fille est à sec.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, il y eut un silence, puis le docteur, s'adressant à un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, dit à demi-voix :

— Il est beau joueur, notre ami, mais cela va trop vite, ce soir. Quelle diable d'idée avez-vous donc eue, Cernay, avec votre lansquenet ?

— C'est amusant, répondit le jeune homme d'un ton insouciant.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 18 centins la douzaine, payable à l'expiration de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

— Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : *Feuilleton Illustré, Boîte 1988 B. P.*

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL